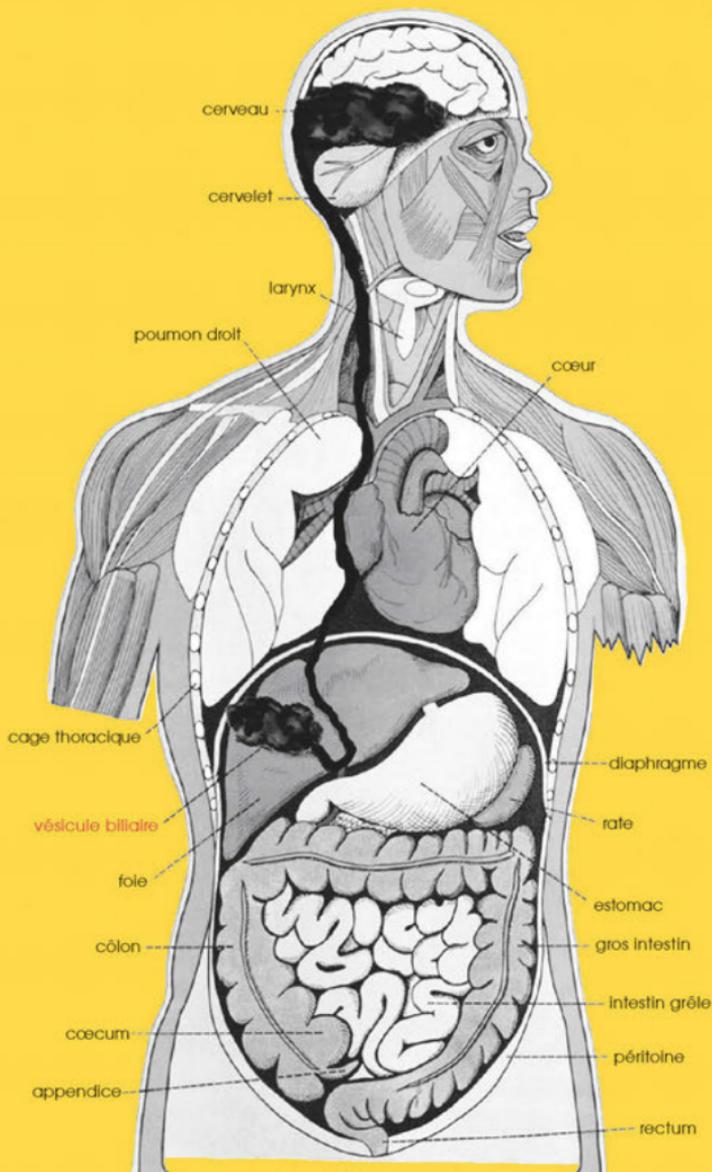


Sébastien Bouillé  
*Bile en tête*



le dilettante

*Bile en tête*

Sébastien Bouillé

*Bile en tête*

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6<sup>e</sup>

© le dilettante, 2022  
ISBN 979-10-308-0059-3

Couverture: Camille Cazaubon

*Au cousin Moustique*



PARTIE I

Adolescence



C'était un jour ni joyeux ni triste, un jour comme les autres.

Coup de talon. Les roulettes grincèrent et la chaise sortit de son alignement. Il se leva avec la satisfaction légère d'avoir résolu un problème de plus et se servit un verre d'eau fraîche à la fontaine en plastique. De cette fontaine, il voyait tout : l'interminable pièce aseptisée, ses néons blêmes qui teintaient les peaux de la couleur du mobilier ; il respirait l'odeur des produits ménagers répandus chaque matin sur le sol lisse, s'étourdissait du bruit incessant des sonneries de téléphone et des touches de clavier qui s'enfonçaient. Rien ne dépassait, tout était disposé bien comme il faut ; les tables, les écrans, les gens, tout se répétait, se reproduisait un mètre plus loin dans un cycle infini et idiot. C'était comme un *bug* ou une erreur

système; un truc inévitable et qui agace. Les dalles happaient les regards et projetaient leurs lueurs sur des pupilles qui ne savaient plus s'illuminer seules. Les pixels grésillaient et tout finissait par s'éteindre tôt ou tard. Les ressources se consumaient, les employés se consumaient et quand c'était la fin, on remplaçait. C'était comme ça et c'était simple; c'était la vie en centre d'appels. On décrochait les combinés et récitait la formule toute faite : « Bienvenue chez Goopple, je m'appelle (insérer votre prénom), comment puis-je vous aider? » Et puis on notait, docile, on suivait la procédure sans la penser, mais en s'efforçant d'être sympathique puisque les clients notaient la prestation à l'issue des appels. On était formés à ça, éduqués à se ressembler. Mais ce boulot était facile, et supportable, et c'était là ce qu'il y avait de plus vicieux. On s'endormait et on restait. On était au bout du fil, au bout de sa vie comme on disait. Ça avait l'air déprimant comme ça; ça ne l'était que lorsqu'on y songeait. Le reste du temps, c'était un boulot à la con comme il y en a tant d'autres. C'était le taf des Similaires, de ceux qui avaient choisi de faire de leur vie une répétition. Les Similaires n'attachaient pas beaucoup d'importance au travail, mais en avaient un. Ils se fondaient dans l'ancien monde sans plaisir et sans illusions, avec une obéissance nonchalante. Beaucoup voyaient ce métier comme

une étape. Mais lorsqu'on échouait entre ces murs, c'est qu'on avait abandonné ses rêves. Et si tout brûlait ici, on reconstruirait à l'identique. Et avec l'aide des Similaires... Son verre d'eau épuisé, il retrouva sa place parmi les autres.

Heureusement, il avait un plan, et dans quelques mois tout ça serait terminé.

Alba, à sa droite, attendait le prochain appel. Elle était fière de son pays comme si elle l'avait fait. Elle venait du Paraguay, ou de l'Uruguay, enfin l'un de ces pays dont on propose la capitale du bout des lèvres au Trivial Pursuit et dont on ne connaît rien d'autre. Alba avait de belles fesses musclées par la pratique du patin à roulettes, qui donnaient envie d'y plonger la tête. Elle avait aussi des grands yeux verts et un petit nez retroussé qui, sans être vilain, n'était pas joli non plus. C'était une fille sympa, nerveuse et immature. Elle aimait raconter qu'elle fumait des pétards et les iniquités du monde la révoltaient. On ne pouvait pas lui en vouloir ; elle avait vingt ans, de la colère et plein d'espoir. Alba avait l'habitude de couper son micro quelques secondes pendant les appels pour insulter les clients trop bavards, puis reprenait la conversation d'une manière douce et excessivement empathique. C'était sa façon à elle de

relâcher la pression qu'elle s'infligeait. Alba étudiait la permaculture par correspondance. Amoureuse de l'Afrique, elle rêvait d'aller y vivre pour aider les pauvres à développer des systèmes agricoles durables. Un projet utopique et plein de bons sentiments tels qu'en ont les filles de vingt ans.

Le Gros Con, à sa gauche, était en ligne avec un client lambda mais lui parlait comme à son meilleur ami. Il avait sans doute un prénom, mais cela importait peu. On avait hésité à l'appeler l'Autre Con, mais il méritait bien une première place. Car le Gros Con était unique : il avait composé des séries de grincements pour des jeux vidéo quelques années auparavant et se prenait pour le Beethov du 8 bits. Il comptait bien poursuivre sa carrière musicale dans le cinéma lorsqu'il « aurait fait le tour de la question ». Le Gros Con était pédant et se satisfaisait de ses petites victoires passées comme de sa situation actuelle. Il était régulièrement l'employé du mois et en passe de franchir un échelon. Accroché ferme à son barreau, il exultait, ce con. Il avait actualisé son vocabulaire depuis peu, car il kiffait Alba et voulait qu'elle le remarque. Mais il avait plus de trente ans et ça se sentait. À s'exprimer comme un minet, il passait pour l'un de ces mauvais publicitaires qui coiffent des ados trop vieux de casquettes à l'envers dans

les spots T.V. Autant dire qu'on avait très vite envie de lui coller de grandes tartes dans la gueule.

En face, il y avait Youcef, un Maghrébin aux accents de blédard. Il parlait dès qu'il le pouvait. Ses yeux malicieux suggéraient une certaine intelligence, bien qu'elle fût singulière. Son humour était échafaudé sur des philosophies allogènes et sibyllines, et on accueillait ses illuminations par des sourires gênés et des silences lourds. Cela dit, Youcef était gentil. Oui, il était gentil.

Un peu plus loin se cramponnait Myriam, une cinquantenaire lyophilisée dont les veines bleues et délicates coulaient le long de grands bras cadavériques. Myriam était d'une douceur infinie. Elle couvrait les plus jeunes et avait une détestable tendance à se sacrifier. Elle appartenait à la génération qui avait érigé le travail comme la plus sacrée des vertus et s'endormait chaque soir avec la crainte de perdre son emploi. C'était criant. À chaque remontrance du chef, Myriam se confondait en excuses et sa peau fine pâlisait. Elle disparaissait. Puis elle s'en voulait, serrait les poings et de nouvelles tranchées creusaient ses paumes frêles comme du papier trop plié, oublié au fond d'une poche. Et comme le papier, Myriam ne serait bientôt plus qu'un souvenir. Ses mains

sentaient la mort. C'était triste à dire, mais elle l'avait cherché. Car c'était ça la vie pour elle. Bosser, encaisser, s'accrocher, recommencer. Myriam cultivait son jardin façon Monsanto. C'était un gentil spectre avec l'excuse de l'âge.

Le chef en question veillait sur son troupeau, du bout du rang. C'était un Italien court sur pattes d'une quarantaine d'années répondant au nom tout pourri de Simone. Son prénom se prononçait Simoné, mais sur sa carte d'identité, c'était écrit Simone et c'était marrant. Simone était beau, affable et manipulateur; en un mot, détestable. Il adaptait le Code du travail selon les objectifs fixés par la maison mère, aux États-Unis. Le petit chef voulait qu'on le remarque, pour regarder les gens de plus haut un jour. Il commandait à une trentaine d'agents et tirer les ficelles le faisait vibrer. Simone portait de ridicules moustaches torsadées en guidon qui lui donnaient des airs de Rigoletto. Mais on préférait l'appeler Simone; derrière son dos en tout cas.

Et puis, il y avait ses compagnons du soir, ceux qui finissaient à 23 heures et prenaient la vie comme elle venait. Leur quotidien était partagé entre les séries, les jeux vidéo, les filles et la bière. Ils ne pensaient pas à après et paraissaient heureux.

TU TUUU TI TUU.

– Bienvenue chez Goopple, je m'appelle Arnaud, que puis-je faire pour vous ?

Une vieille dame grésillait à l'autre bout du téléphone. Elle ne parvenait pas à télécharger l'application nécessaire à l'installation de son appareil. Elle mélangeait l'espagnol et le catalan. L'appel allait être long.

– Bien, nous allons regarder cela ensemble. Pouvez-vous me donner votre nom, votre adresse e-mail et votre numéro de téléphone pour que... (que Goopple collecte un maximum de vos données personnelles et assoie sa domination sur le monde ?)

– ... que je puisse vous rappeler si l'on est coupés ? Bien, merci, Mercè ... C'est bien Mercè, n'est-ce pas ? Comme la fête catalane... OK, c'est noté. Et votre e-mail ? Votre courriel, oui... *merce1939@goopplemail.com*. Ah d'accord, c'est votre année de naissance ! C'est très bien... Oui, c'est plus pratique pour s'en souvenir, vous avez raison. Oui, la guerre, oui... C'est vrai : ça n'a pas été facile pour tout le monde, c'est sûr... Non je n'ai pas connu, je suis trop j... Oui, Franco, bien sûr... Bien sûr... Oui, je comp... Alors, on va commencer la procédure, s'il vous plaît. Une famille de combattants républicains ? Un autre

époque oui... Donc, il faut vous rendre dans le Goopple Store, dans votre liste d'applications.

– Excusez-moi, monsieur, mais je ne suis pas très douée avec tous ces appareils. Alors, je vais sur «Store»?

– Oui, madame. La petite image avec le G au milieu. Vous entrez dans l'application puis tapez dans la barre de recherche tout en haut : *Goopple T.V.* Vous validez... Oui... Vous validez... Vous... C'est bon? OK, très bien! Vous validez... Et puis vous appuyez sur l'icône... sur une autre petite image avec un téléviseur et le symbole Wi-F... un dessin en forme de part de camembert. Ça y est? C'est bon?

– ...

– Madame?

Toujours rien.

– Mercè, vous êtes là?

Elle était peut-être morte.

– Ça ne fait rien...

Ah non...

– Comment ça, ça ne fait rien?

– Il n'y a pas de petite image.

– Quelle petite image? Celle avec le G ou celle du téléviseur avec la part de camembert?

– Celle de la télé...

– Comment avez-vous écrit Goopple T.V.?

– G-O-O-P-P-L-E-T-V.

– Avec un espace entre Goopple et T.V.?

– Oui, monsieur. Mais c’est marqué : aucun film trouvé.

– Ahhh! Vous êtes dans le Movie Store! C’est pour acheter des films. Il faut revenir à la page d’accueil. Appuyez sur le bouton du milieu. Le bouton du milieu, oui. Oui, en bas au centre de la tablette. Le bouton du...

Trois quarts d’heure plus tard, l’application n’était toujours pas installée. Mercè rappellerait dans quelques jours, quand son petit-fils qui s’y connaît en ordinateur viendrait la voir.

– Alors, c’était pas facile? demanda Youcef, prêt, sans doute s’ennuyait-il, à entamer la conversation.

– Non. Une mamie...

– Ah, les vieux... C’est mieux quand ils restent à la maison, continua-t-il avec cet accent qu’ont les Arabes dans les albums de Tintin. Mais parfois, c’est aussi mieux quand ils sortent! C’est comme des animaux, je crois! plaisanta-t-il; enfin sans doute.

Une étincelle crépitait dans ses yeux, ses pupilles pressantes demandaient un sourire ou une validation.

– Ah, ça... répondit-il par politesse en fixant son ordinateur pour ne pas l’encourager.

Malaise...

On préférerait que les conversations s'éteignent d'elles-mêmes et vite, car Youcef pouvait continuer longtemps avec ses formules tordues. Ceux qui les avaient entretenues l'avaient souvent regretté. On aurait pu lui expliquer que son charabia était abscons, insensé ou lui balancer une petite vanne, mais c'eût été cruel. Il s'exprimait admirablement bien en français pour quelqu'un dont ce n'était pas la langue maternelle, et peu pouvaient se targuer de parler une deuxième langue avec autant d'aisance. Et puis il y avait le poids de l'histoire : les colonies, la guerre, les harkis, le métro Charonne, la ghettoïsation... Ces taches du passé qui salissaient les relations du présent. Parce qu'on n'avait pas été justes autrefois, on ne pouvait pas l'être aujourd'hui. Pas complètement en tout cas. Il fallait s'écraser pour réparer un peu.

Myriam demanda si elle pouvait prendre sa pause. Personne n'avait d'objection et personne n'avait à en avoir, car c'était son tour. Elle emmena ses longs bras décharnés hors de la pièce, une cigarette dansait entre ses doigts malingres. On voyait les fumeurs comme des merdes quand on venait d'arrêter. Mais pas Myriam. Elle respirait plus de fumée que d'air et on craignait de la voir claquer.

Simone interrompit ses réflexions.

– Arnaud! beugla le petit chef du bout de la rangée.

Il avait l'irritante habitude d'interpeller ses sujets de loin. Un fois à sa hauteur, Simone lui mit la main sur l'épaule, d'une façon aussi paternaliste qu'humiliante, et dans un mélange d'anglais et d'espagnol dans lequel il laissait traîner à dessein un fort accent italien lui dit :

– Hey, *man*! Tu es tout seul ce soir, les autres sont en vacances ou malades. Il faut gérer le tchat et le téléphone en même temps. C'est exceptionnel, ne t'en fais pas. Mais ce sera sûrement calme. Tu as avancé sur les traductions?

– Quelles traductions? s'enquit-il, sentant venir le coup fourré.

– Eh bien, tu sais. Les traductions des modèles d'e-mails. Pour éviter aux agents d'écrire toute la procédure à chaque fois. Tu penses que tu auras fini demain?

– Quels modèles? Je ne te comprends pas...

– Je ne te les ai pas envoyés? J'étais sûr de l'avoir fait pourtant. *My bad*. Je te fais ça maintenant.

Le tout petit bonhomme retourna à son ordinateur d'un pas pressé, et en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, envoya son e-mail avec les consignes.

– Voilà, tu vas le recevoir dans une minute, claironna-t-il.

De toute évidence, le message était ouvert et prêt à être envoyé. Quel fils de pute... C'était toujours la même chose. Mais on ne lui avait jamais rien refusé.

Il revint plus vite qu'en voiture, Simone, et lui donna une nouvelle tape sur l'épaule.

– Merci, *man*, tu nous dépannes bien. C'est un peu compliqué en ce moment.

Ça l'était toujours. Et ce connard repartit vers son bureau, tout guilleret.

Quelques heures plus tard, les agents quittèrent les lieux. Il passa les cent vingt minutes suivantes seul au bureau à jongler entre son casque téléphonique et son clavier.

Vingt-trois heures : déconnexion. Une journée de plus s'était écoulée.

La journée suivante fut pareille à la précédente, et sans doute identique à la suivante. Comme il était 15 heures, il s'identifia sur son ordinateur, et apparut actif.

– Mais je m'en fous de ta vie, pauvre con !

Alba pressa à nouveau sur le bouton du micro pour le réactiver et reprit avec une voix mielleuse et enthousiaste :

– Ahhhh ! Mais c'est supeeeeeer, Patrick ! Et donc, c'est pour regarder vos photos de vacances